

Culte du 13 février 2022 – Eglise protestante unie d'Annecy

Prédication – Luc 6,17-26 et Jérémie 17,5-8

Frères et sœurs, amis,

Combien de fois avons-nous déjà entendu ce texte ? Il est certainement familier à vos oreilles. Nombre de questions, de réactions se sont déjà soulevées à sa lecture. Et si nous l'entendions comme si c'était une 1^{ère} fois ?

Dans ce récit de l'Evangile de Luc, au chapitre 6, Jésus s'adresse à une grande foule de ses disciples et à une multitude du peuple juif et non juif venues pour l'entendre et pour être guéris de leurs tourments et de leur maladie. Des êtres humains éprouvés dans leur expérience humaine. Peut-être est-ce aussi notre cas, nous qui sommes aujourd'hui les auditeurs venus entendre une parole de vie. Quelle serait la bonne nouvelle à entendre ?

Être heureux, malheureux, avoir faim, pleurer, être haï ou se réjouir... Remarquons d'abord que le vocabulaire employé évoque explicitement une réalité incarnée, qui se fait l'écho d'expériences humaines, tantôt éprouvantes tantôt réjouissantes :

Dans ce récit, ce sont les termes « heureux/malheureux, pauvres/riches » qui se répondent, qui ont retenu mon attention et résisté à ma compréhension : « *Heureux vous les pauvres car le Royaume de Dieu est à vous. Mais malheur à vous les riches car vous avez votre consolation* ». (Lc 6,20 et 24)

Entendre qu'on peut être heureux quand on est pauvre, qu'on a faim ou qu'on pleure ?!! Quelque chose de cette affirmation peut déjà à 1^{ère} écoute surprendre voire choquer. Et de quel malheur s'agit-il ? Que faire de cela ? Comment entendre ces affirmations de Jésus ? Mais il convient de ne pas s'en tenir à une

première impression et de prendre du recul face à des énoncés surprenants voire dérangeants.

En regardant le texte de plus près, commençons par distinguer les pauvres des riches, comme le fait le texte, en observant que le terme « heureux » est cité 4 fois, telle une annonce de bonheur, d'heures heureuses, auquel répond le terme « malheur » cité lui aussi 4 fois.

Il convient de préciser ici que « les pauvres » en grec sous le terme « πτωχοί /ptokoï » peut s'entendre au sens propre comme au figuré. C'est à-dire pas seulement ceux qui sont en manque de biens financiers ou matériels, ceux qui ont faim, en manque de pain, mais cela concerne aussi tous ceux qui sont en manque de quelque chose nécessaire à leur vie, par exemple ceux qui sont privés de santé, comme les malades des foules qui se pressent vers Jésus, et qui sont considérés comme impurs et exclus de toute vie sociale et religieuse.

Et plus largement, sont pauvres aussi, ceux qui sont en manque de consolation, de rires ou de justice, Et ce manque fait obstacle à une vie en plénitude qui les maintient dans un état de survie ou de souffrance qui les exclue du bonheur de vivre.

Se sentir pauvre, en manque ou dans le besoin d'une manière ou d'une autre et à différents niveaux, voilà ce dont nous pouvons faire l'expérience dans le maintenant de nos vies, que Jésus voit, qu'il nomme, qu'il prend en charge, et auquel il répond. « *Vous les pauvres, vous qui avez faim, vous qui pleurez maintenant* ».

Par ces mots, l'évangéliste Luc témoigne combien ce Jésus-homme, notre frère en humanité se fait proche de ceux qui vivent cet état de manque. Jésus se fait le témoin de notre humanité éprouvée. En pareille circonstance, c'est heureux

de se l'entendre dire dans la parole d'un autre, bienveillant, qui reconnaît une pauvreté, une faim, une tristesse.

Être reconnu dans une épreuve par le pouvoir d'une parole qui nous rejoint, sans nous enfermer dans une difficulté à vivre, sans nous identifier à une épreuve, cela agit déjà comme un apaisement et une consolation. « ... *Vous qui avez faim, vous qui pleurez maintenant... Heureux êtes-vous* ». (Lc 6,21)

Cette parole-promesse ouvre pour ceux qui l'entendent et l'accueillent, la possibilité de vivre d'une autre réalité invisible mais non moins réelle, d'être heureux, rassasiés, consolés à en rire. Cette parole affirme la venue d'un bonheur possible : « être heureux ». Une promesse qui se conjugue à un futur, en lequel les manques et les difficultés à vivre n'auront pas le dernier mot dans notre vie.

Voilà une bonne nouvelle qui n'enferme personne dans une identité, un genre, un rang social ou un rôle professionnel mais qui l'élargit à tous les êtres humains pour lesquels une autre expérience possible est promise. Le texte nous met face à deux niveaux de vie : un état d'humanité et de pauvreté référé à la vie physique et humaine et un état de bonheur et de joie qui fait référence à la vie spirituelle et divine, celle du « royaume de Dieu et du Fils de l'homme ».

Peut-être qu'au fil de nos difficultés, de nos limites, de nos combats, nous reconnaissons-nous de ces pauvres, de ceux qui, comme le souligne le théologien François Vouga, sont en manque de confiance, en manque d'une Présence animée d'une puissance capable de les transformer. Jésus y répond en leur révélant le royaume de Dieu qu'est la bonne nouvelle pour laquelle il est venu et qui ouvre un possible là où tout semble impossible, à vue humaine.

N'y aurait-il pas en cela, au cœur même de notre incarnation, l'annonce d'un passage possible de la vie physique, cérébrale et émotionnelle à une vie accessible dans l'Esprit, littéralement spirituelle, figure d'un royaume que nous

abritons ? Comme nous le rappelle Paul dans la 1^{ère} lettre aux Corinthiens : « *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit en vous ?* » (1 Co 6,19)

Ce serait donc un constat que Jésus fait devant ce panel d'épreuves humaines. Ce prédicateur prêche aux foules, guérit et témoigne de Dieu, lui ce Fils de l'humain de notre lignée anthropologique qui a pris chair en notre humanité. Jésus veut faire de nous des êtres humains heureux ! Ce Dieu en Jésus Christ qui est la bonne nouvelle en personne, invite l'humain à accéder à sa compréhension de sujet, le rendant capable de devenir sujet de sa vie.

L'évangéliste Luc se fait ici pour nous le témoin de tous ceux qui ont fait l'expérience d'un changement d'état de vie, qui ont ressenti une autre vie possible, grâce à une proximité du Fils de Dieu qui se laisse approcher, toucher jusqu'à bouleverser des vies entières.

Après avoir parlé des pauvres en les qualifiant « d'heureux », Jésus vient à parler des riches qualifiés (dans la plupart de nos traductions) de « malheureux ». On reconnaît ici le caractère littéralement renversant, dérangent, radical de l'Évangile qui opère un retournement dans l'ordre des réalités visibles et logiques de ce monde.

Au fil de la lecture, nous passons d'un groupe de pauvres heureux à un groupe de riches malheureux. Mais alors, me direz-vous, Jésus ne fait pas que des heureux ! Littéralement : « Malheur à vous ». En grec, nous lisons « ouaï », une onomatopée, une interjection exprimant la douleur, l'indignation voire la colère, on pourrait aussi dire « hélas pour vous ». Il ne s'agit pas ici d'une condamnation ni d'une malédiction, mais plutôt d'une plainte, une lamentation qui constate en laissant ouverte la possibilité d'autre chose. Il n'y a rien de définitif.

Et si on s'aventurait à une traduction un peu familière, on dirait : « aïe, aïe, aïe » comme pour constater quelque chose qui ne va pas ou prévenir d'une situation malencontreuse. Plus sérieusement, c'est aussi comme cela que traduisait le bibliste Jean Delorme.

Aïe, aïe, aïe ! Les riches du texte sont rassasiés de tout, pauvres d'être pleins. Dans ce trop-plein, il leur manque le manque mais ils ne le savent pas. Le riche est un pauvre qui s'ignore. Ce qu'ils possèdent les rend aveugles à ce qui leur manque et les ferme à la réalité toute proche du royaume, signe de cette puissance de transformation dont Jésus est porteur.

Au début de l'évangile de Luc, le cantique de Marie s'en fait déjà l'écho : « *il rassasie de biens les affamés et renvoie les riches les mains vides.* (Lc 1 53). Et vers la fin du même évangile, un commentaire de Jésus souligne avec humour qu' « *il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu* ». (Lc 18,25)

Jésus nous rend attentif au fait que nous pouvons nous satisfaire d'une vie confortable qui nous remplirait de biens matériels et qui nous détournerait du sens vrai et profond de nos existences. Ce sens de nos vies, s'il n'est pas vécu, nous incline au malheur.

Bonne nouvelle que de vivre l'expérience humaine d'un manque intérieur, qui laisse de la place à un Autre en notre incarnation. Bonne nouvelle que d'accueillir ce manque comme condition propice pour être disponible, disposé à l'accueil de la vie en Dieu, à faire l'expérience du royaume de Dieu, là où nous sommes.

Le poète Christian Bobin en témoigne avec délicatesse dans son livre intitulé « Ressusciter », je cite : « *J'ai enlevé beaucoup de choses inutiles de ma vie et Dieu s'est rapproché pour voir ce qui se passait.* » Fin de citation

Les pauvres des évangiles de Matthieu et de Luc ont entendu la bonne nouvelle du royaume de Dieu, et c'est une bonne nouvelle pour nous aussi aujourd'hui : celle d'être rejoint par une Parole vivante qui résonne dans notre histoire, qui éclaire, apaise et ouvre un passage vers la vie vivante, accessible au lieu même où nous sommes éprouvés, perdus, là où le sens disparaît. La première fois que Jésus enseigne à Nazareth, il dit : « *Aujourd'hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l'entendez* ». (Lc 4,21)

Dans le premier Testament, au livre de la Genèse, la richesse, l'abondance, la fécondité sont un signe de bénédiction de l'Eternel, comme le manifeste la figure d'Abraham qui reçoit bétail, argent, or et beaucoup plus. (Gn 24,35) Et cependant, la richesse comme la pauvreté, quelles qu'elles soient, ne sont pas le but ni la finalité de la vie du croyant.

Dans le second Testament, les riches ne sont pas condamnés à être malheureux. Un changement de regard évangélique nous permet de prendre conscience que ce qui rend riche et rassasie aux yeux du monde ne suffit pas à combler une existence humaine, ni à répondre au sens à lui donner. L'essentiel se joue ailleurs, vers un bonheur qui nous appelle à être heureux d'une relation en laquelle Dieu se donne, où nos possessions ne nous possèdent pas, pour advenir à un état de sujet libre. Car le risque serait de croire que nos biens ou l'absence de biens puisse définir et fonder ce que nous sommes.

Je partage avec vous quelques questions à méditer : riche, de quoi suis-je plein ? Pauvre, de quoi suis-je en manque ? De quoi ai-je besoin d'être rassasié, réconforté, consolé ? Au-delà des besoins vitaux, quelle est mon espérance ? Car en cela, l'Evangile nous offre une promesse à nous réjouir.

Riche ou pauvre, heureux ou malheureux, quelle que soit notre condition, notre mode de vie et notre psychologie, il est bon de se rappeler que notre véritable identité puise sa source à un niveau plus profond, qui se trouve en Dieu seul.

En notre humanité souffle l'Esprit, Dieu se donne à chacun, de manière personnelle et intime. En cela, nous sommes tous uniques, égaux et précieux au regard de cette Présence invisible qui demeure au-dedans de soi autant qu'au-delà.

En cette longue période de pandémie qui bouleverse tous les domaines de nos vies, où les sujets d'inquiétudes foisonnent à envahir tous les espaces, la voix du prophète Jérémie nous invite à ne pas donner notre confiance et toute notre attention à ce qui nous préoccupe et nous inquiète. Ce serait une attitude qui détournerait notre cœur du Seigneur.

Osons plutôt un acte de confiance qui prenne racine en Lui, et nous serons *« comme un arbre planté près des eaux, qui est sans inquiétude dans l'année de la sécheresse et ne cesse de porter du fruit »*. (Jr 17,7-8)

Alors, en prenant appui sur le socle indestructible d'une parole fiable sur laquelle fonder notre confiance, nous pouvons nous réjouir d'être bénis : *« Béni soit l'humain qui met sa confiance dans le Seigneur, celui dont le Seigneur est l'assurance. »* (Jr 17,7)

Amen.

Jehanne Konarski